

L'Express du 01/12/2005
Noah
L'homme de l'année

par Henri Haget et Yves Stavridès, avec Gilles Médioni

Il est le Français préféré des Français. De Roland-Garros 1983 au Téléthon 2005, ils craquent pour ce héros si sympa, si proche d'eux. Car côté court ou côté scène, père de famille ou tapant la balle avec les gamins des banlieues, il y a plein de Yannick et c'est toujours le même. Histoire d'une histoire d'amour peu banale, doublée d'une Saga Africa qui prend une couleur particulière en ces temps de déchirements identitaires

Ce soir de novembre, à Saint-Germain-en-Laye, la petite Camille, 6 ans, vit un rêve. Encadrée par sa famille, au premier rang du théâtre Alexandre-Dumas, elle serre un paquet cadeau contre son cœur. Yannick Noah la repère, la soulève et la voilà sur scène dans ses bras. Il ouvre le paquet. Une lettre. Une tasse. Avec sa douceur naturelle, il confie au public: «La lettre ne regarde que moi. Mais je vais quand même vous dire ce qu'il y a d'écrit sur la tasse: "C'est monstrueux comme je t'aime."» Les parents de la fillette étaient encore en culottes courtes, le 5 juin 1983, quand le futur chanteur donnait un récital en trois sets (6-2, 7-5, 7-6), à Roland-Garros, face à Mats Wilander, finaliste étrillé et ami à jamais, au point de répéter: «C'est ma plus belle défaite.» Aujourd'hui, à 45 ans, il vend des disques par millions, remplit des salles d'où les gens sortent en lévitation et il est le Français ô combien préféré des Français (1). Qu'il soit en tournée avec son groupe, les Zam Zam, à taper dans la balle avec les gosses de Vaulx-en-Velin ou à parrainer, comme ce week-end, le Téléthon 2005, cet athlète du partage se donne à fond. Sans ostentation. «Tu veux quoi? lâche-t-il avec un sourire un peu plus large que ses deux épaules. Que je reste dans ma tour d'ivoire à compter mes bifetons?»

© T. Dudoit/L'Express



«Sur le court, j'avais les tripes nouées. Sur scène, je suis au ciel»

Le 10 novembre dernier, au stade Charléty, à Paris, les anciens de l'Institut national des sports, en présence du ministre Jean-François Lamour, honorent Yannick Noah pour ses carrières sportive et artistique. On lui remet le trophée Micheline-Ostermeyer, du nom de la triple médaillée olympique de 1948 reconvertie en pianiste de concert. Pour l'occasion, un film retraçant les exploits du tennisman est projeté. Puis on lui tend le micro. Il avoue à la cantonade: «Quand Alain Mimoun racontait pour la vingt-cinquième fois l'arrivée de son marathon à Melbourne, j'avoue que ça me faisait bâiller. Mais, maintenant, quand je revois ces images de moi, là, devant vous, j'ai les larmes aux yeux.» Georges Vigarello, professeur à Paris V, ex-prof de gym devenu le sociologue du corps humain, qui était dans la salle ce soir-là, délivre son ordonnance: «Cet être rare et précieux est l'inverse du héros classique, loin de nous et proche des dieux. C'est un héros moderne; il est très proche des gens. On devine qu'il en a bavé. Il est donc vulnérable, comme nous. C'est un cas, Noah.»

Un cas unique. Toutes les études récentes le certifient. Aux yeux de 23% des Françaises (2), il est le «confident idéal», loin devant Patrick Poivre d'Arvor (16%) et Bernard Kouchner (15%). Et pour les galipettes, à part Johnny Depp, elles ne voient guère mieux que le géant aux nattes jamaïquaines. Mais l'ami rêvé, l'amant parfait, le fantôme absolu est aussi un père - avec ses cinq enfants de trois lits différents - comme on n'en fait plus: il est régulièrement élu «papa préféré des Français». Dans un autre genre, une enquête (3) place Yannick Noah en tête des «sportifs les plus appréciés»,

devant Laure Manaudou, Tony Parker, Thierry Henry et Zinedine Zidane. Où est l'anomalie? Rappelons que Yannick a raccroché en 1991. Qu'importe: il est le «sportif le plus séduisant», «le plus décontracté», «le plus sympathique», «le plus drôle», «le plus intelligent», «le plus accessible». Ce sera tout? Pas vraiment: il est «juste, droit, honnête, généreux, solidaire, mignon, félin, racé, combatif, gagnant, exemplaire». On aura compris que ses compatriotes l'aiment d'amour tendre. Sa mère, Marie-Claire, réagit ainsi: «Autrefois, on aimait - ou pas - le joueur. En cas de victoire, ce sentiment explosait le temps d'une salve d'applaudissements. En cas de défaite, il avait souvent droit aux quolibets. A présent, il suscite de l'amour avant, pendant et après le concert: on apprécie l'homme et c'est une de mes joies de maman de vivre ça.» Son garçon, qu'elle définit comme «mon fils, mon frère, mon chef de village», souligne en écho: «Quand j'étais sur le court, j'avais les tripes nouées et la victoire n'était qu'une délivrance. Sur scène, je suis au ciel.»

Examinons la chose. Bassiste et vétéran des Zam Zam, son cousin François constate:

«Depuis nos débuts, en 1993, le show s'est structuré, mais l'esprit, lui, n'a pas changé.»

L'esprit Noah, donc. Périgueux, le 15 novembre, 10 heures du matin. Dans la cour du Château des Reynats, sous le regard aveugle d'une armure de pacotille, le chanteur, qui, la veille au soir, a marabouté 2 500 fidèles, lance le footing. Les musiciens, les choristes et Ferhat Imakhoukhene, alias Fefe, son manager scénique, sa main droite en tournée, lui collent au survêtement. Le manège est rodé. Les rituels, dans l'équipe, c'est sacré. A midi pétant, toute la petite troupe se retrouvera dans le bus à impériale. Pourquoi? Parce que la veille, après le concert, une mère de famille, membre de son fan-club, lui a lancé sans y croire:

«Yannick, demain, tu joues à Cahors. Si toi et tes amis, vous voulez déjeuner à la campagne, j'habite à mi-chemin et vous êtes les bienvenus.» Réponse de l'intéressé: «D'accord. On y sera.»



© T. Dudoit/L'Express

En coulisses, lors du concert à Cahors, le 15 novembre.

Et les voilà partis. A l'heure dite. Car, c'est un autre rituel, au moindre manquement, les amendes pleuvent - avec parfois une mauvaise foi jubilatoire des uns et des autres. Amendes pour retard, pour cigarette fumée dans le bus, pour blague foireuse, etc. Sylvie, la choriste, auteur d'un sans-faute en 2004, s'est même fait taxer de 10 euros par le «Patron». Motif: «Pas une amende dans l'année. C'est inadmissible!» La cagnotte, qui se monte à 1 500 euros, était à l'origine destinée à banqueter dans un grand restaurant. «Et pourquoi ne pas les offrir à une association?» suggéra le cousin. La réplique de Yann a aussitôt claqué: «Le Téléthon!» En attendant, on les retrouve tous en rase campagne, avec leur bus à un étage et leur esprit d'escalier. Déjeuner au soleil chez les fans. Qui à la fois se pincet («Quand je raconterai ça au bureau, on voudra pas me croire») et confirment la rumeur nationale: «Si c'est possible, il est encore plus simple et gentil qu'on l'imaginait.» C'est peut-être là une explication facile de la passion de ce pays pour un enfant devenu chéri, mais elle a un mérite: elle est partagée par ceux qui le connaissent bien. Olivier Devisme, l'un de ses agents: «10, 15, 30 fois par jour, Yann croise des gens et s'intéresse à eux sans calcul. Voilà vingt-cinq ans que ça dure, et cela finit par se savoir.» Et d'insister: «Entre ceux qui l'ont abordé et ceux qui connaissent quelqu'un à qui il a parlé, on arrive à un bon tiers de la population française qui sait que c'est un mec génial.»

«Au-delà de ses apparences de branleur, c'est un bosseur monstrueux»

Le bouche-à-oreille. C'est bien, mais ça prend du temps. Si Yannick Noah est un «mec génial» dans le domaine musical, il est aussi - surtout - un obstiné qui ose («Tu peux avancer/ Fais ta route/ C'est l'heure/ Tu dois essayer») et qui ne renonce pas à la première crampe. Entre préau d'école et salle des fêtes, les premières années furent héroïques. Il se revoit encore à Pontivy, dans le Morbihan, devant sept personnes, dont un sans-abri venu se réchauffer avec son chien: «Au moment où j'attaquais une chanson sur les valeurs de la vie ou je ne sais quoi, le clebs s'est mis à hurler à la mort...» Désormais, tout au long de sa tournée acoustique, qui se termine le 17 décembre prochain, il n'hésite pas à se mettre en boîte: «Quand j'écrivais moi-même mes chansons, on en vendait quatre. Depuis, les frères Goldman sont passés par là. Pourvu qu'ils continuent de s'occuper de moi!» supplie-t-il, les mains jointes sur son micro. Fans de tennis, anciens propriétaires d'un magasin de sport à Montrouge, en banlieue parisienne, Jean-Jacques et Robert Goldman repèrent le phénomène Noah à la fin des années 1990. Certes, l'ancien champion n'a pas la voix de Pavarotti et son album afro-reggae, sorti en 1998, ne s'est vendu qu'à 5 000 exemplaires. Pourtant, les frangins sont impressionnés par la passion vraie que Noah voue à la musique. Son charisme scénique, son univers sensible et chaleureux les titillent. Le potentiel est là. Et, quand le potentiel est là, les Goldman ne sont jamais loin. En quelques semaines, ils vont lire tout ce qui s'est écrit sur la bête: interviews, biographies. «Nous avons puisé dans son histoire. Pour la plupart des artistes, les chansons créent un lien avec le public. Dans le cas de Yannick, c'est l'inverse. Le lien existait déjà. Mais il fallait le mettre en musique», explique Robert Goldman, alias J. Kapler sur les jaquettes de CD.

© T. Dudoit/L'Express

La machine à tubes est lancée. Adossés à une équipe d'auteurs-compositeurs, les Goldman lui livrent, clefs en main, l'album Yannick Noah. A compter de ce jour, Noah chante - en français - des textes qui glorifient la fraternité et condamnent l'intolérance. Ce n'est pas forcément révolutionnaire, mais c'est tellement lui. Sorti en 2000, Yannick Noah, qui recèle trois hymnes de son nouveau répertoire - Simon Papa Tara, La Voix des sages, Les Lionnes - s'écoule à plus de 1,5 million d'exemplaires. Le suivant, Pokhara, en 2003, est également sacré «disque de diamant» (plus de 1 million d'exemplaires). Ils ne sont qu'une petite dizaine en France, de Cabrel à Johnny, à frayer dans ces eaux-là. Johnny, précisément. A l'été 2003, Yannick Noah fait sa première partie dans des arènes de 50 000 places. «Certains ricanaient et suggéraient qu'il allait se faire dévorer par l'ogre et son public, note Fefe. A l'arrivée, Yann cavalait aux quatre coins de la salle et on avait du mal à le suivre. Assurer ainsi la première partie de Johnny, c'est la Légion d'honneur pour un chanteur.» Que le grand Jojo en personne lui décerne: «Sur scène, il mouillait vraiment sa chemise, précise-t-il. Les spectateurs l'ont regardé au début avec curiosité et ils ont vite accroché. C'est un authentique showman, très cool, plus près de Marley que de Hendrix. On n'a pas sans raison, et à ce point-là, la sympathie du public.» Arrivé à ce stade de l'histoire, il n'aura échappé à personne que le Français préféré des Français n'est pas blanc-blanc. En ces temps de crispations communautaires, le plébiscite de Yannick Noah, fils d'une basketteuse ardennaise et d'un footballeur camerounais de l'ethnie ewondo, petit-fils de Noah Simon, alias Simon Bikié Noah-de-Fer, et arrière-petit-fils de Noah Tsogo, fondateur du village d'Etoudi, à l'ouest de Yaoundé, a valeur de symbole. Et même un peu plus que cela. Disiz la Peste, rappeur vedette qui chante avec lui Métis, son dernier tube - sorti cet été, l'album homonyme dépasse les 300 000 exemplaires vendus - salue avec un immense respect son aîné: «En France, on n'a pas beaucoup de héros colorés qui vivent bien leur différence, sans être forcément dans le revendicatif ni dans le consensuel, souligne-t-il. Noah n'a jamais eu de complexe d'infériorité, contrairement à nous, gamins métis des banlieues. Il portait des locks, fumait, semblait dire à tous: "Je vous emmerde", remportait Roland-Garros, s'improvisait chanteur et insistait même si ça ne marchait pas.»



Dans le bus de la tournée, avec les musiciens de son groupe, les Zam Zam.

Noah en quelques dates

1960 Naissance à Sedan (Ardennes).
 1963 Déménagement à Yaoundé (Cameroun).
 1983 remporte Roland-Garros.
 1988 Création, avec sa mère, de l'association les Enfants de la terre.
 1990 Enregistre Saga Africa.
 1991 Capitaine de l'équipe de France qui remporte la coupe Davis.
 1996 Nouvelle victoire, comme capitaine, en coupe Davis. Crée l'association Fête le mur.
 1997 Gagne la Fed Cup avec l'équipe de France féminine.
 2000 L'album Yannick Noah dépasse 1,5 million d'exemplaires.
 2005 Elu Personnalité préférée des Français (Ifop-Journal du dimanche).

Début novembre, quand les premières voitures ont commencé à flamber dans les riantes bourgades du 93, Yannick Noah séjournait à New York auprès de Joachim, 20 ans, son basketteur de fils, auquel il rend une tête. De retour au pays, derrière son micro de scène, il commente l'événement «à la Yannick»: «Alors, comme ça, je m'absente deux semaines, je reviens, et c'est la guerre civile!» A notre connaissance, il est bien le seul qui ait réussi à faire se gondoler 2 500 personnes sur le sujet. Pour décrire les situations, il est champion. Alors qu'il assure la promotion de son livre de photographies Noah par Noah (Le Cherche Midi), il se fait caillasser de questions sur la banlieue. Il lâche alors des phrases, mais on sent qu'il refuse de se transformer en conférencier. «Ce n'est pas le bon moment, confesse-t-il. Je parlerai un peu plus tard.» Rien n'est moins sûr. Même s'il possède un authentique don de conteur, sur ces thèmes-là, il agit plus qu'il ne cause. «Ce n'est pas un simple parrain qui fait de l'affichage caritatif, souligne Georges Vigarello. Yannick Noah, lui, met vraiment les mains dedans.»

A la fin du mois d'octobre, loin des caméras, il s'est rendu à Grigny, dans l'Essonne, puis à Vaulx-en-Velin. Depuis 1996, avec son association Fête le mur, il a implanté une vingtaine de sites au cœur des cités les plus chaudes. Cours gratuits pour les jeunes de 6 à 12 ans. Un mur. Des courts. Des éducateurs. Il supervise les sites, démarche les maires des communes et les têtes pensantes des régions, rameute sans cesse les sponsors (BNP, Gaz de France, Carrefour, etc.), et on a pu le croiser, récemment, du côté du ministère de la Défense. «La première génération de gamins a grandi et il y en a qui savent jouer, dit-il. J'ai besoin d'un terrain dans le Midi - les militaires en possèdent - afin de construire un centre de formation.» Pour le reste, la question de savoir s'il est de droite ou de gauche échoue dans les bâches. De Marie-George Buffet, qui, en son temps, l'a beaucoup aidé, à Michèle Alliot-Marie, il n'est que d'un seul parti: celui des gens «qui se remuent le cul». Sa mère - une femme d'action, une vraie - apprécie: «Yannick n'entre pas dans un moule. Il a gagné le droit de dire ce qu'il veut. Il est libre.» Libre jusqu'à assumer tranquillement: «Certains pensent me piéger en me jetant à la figure: "Vous faites ça pour avoir bonne conscience, hein?" Eh ben, ouais. Je confirme. C'est une affaire de conscience. Je veux pouvoir dormir.»

La banlieue le lui rend bien. Un exemple? Depuis peu, quand il entonne Saga Africa, le public est à 3 mètres du sol. Ceux qui en sont restés à la version patronage de cette chanson auront un sacré choc. En quoi? Vous allez voir. Lors de son passage à Saint-Laurent-du-Var, dans le cadre de Fête le mur, il est invité par deux mouflets à venir prendre le thé chez leurs parents. Evidemment, il dit oui. La suite, c'est le griot qui la raconte: «Rez-de-chaussée: incendié. Premier étage: défoncé. Deuxième: les poubelles. Troisième: une odeur de pisse. Quatrième: l'oasis. Deux plantes vertes sur le palier. Appartement tiré à quatre épingles. La maman algérienne avait acheté un savon neuf pour moi. Une serviette neuve pour moi. Là-dessus, ils me passent une cassette d'un type en costume violet avec une cravate orange, et ils me disent: "L'an dernier, c'était le tube, à Alger." J'écoute alors un raï génial. Il me faut deux couplets - il y en avait dix - pour



A Périgueux, le 15 novembre, à 10 heures: le chanteur lance le footing.

comprendre que c'est ma chanson.» Quelques jours plus tard, entre Saint-Malô-du-Bois, en Vendée, et Nantes, il passe la cassette aux Zam Zam. Le bus s'est alors mis à tanguer. Les musiciens se déchainent, Sylvie, la choriste, entame une admirable danse du ventre, et Saga Africa à la sauce maghrébine est aujourd'hui le morceau de bravoure de leur show.

Yannick Noah reçoit une centaine de lettres chaque jour. Des fans, mais aussi des gens seuls, des malades, des accidentés de la vie qui lui disent à quel point il compte pour eux. En mai, il chantait pour les détenus de Bois-d'Arcy, dans les Yvelines. Ce 18 novembre, il était à la prison pour femmes d'Epernay. On s'incline devant tant d'humanité et l'extraordinaire disponibilité de celui qui est tous les jours l'«homme de l'année» pour ces Français qu'il réchauffe de ses attentions. Lui, sincère, presque étonné: «La prison, c'est rien, à côté des hôpitaux pour enfants. Quand je vois ces gosses avec des tubes dans le nez qui me sourient, je suis foudroyé.» Saint Noah? Non, non. Juste Yannick, fils de Marie-Claire et de Zacharie. «Il est d'une générosité naturelle, renforcée par son éducation, précise Patrick Proisy, son beau-frère, ancien finaliste de Roland-Garros. Il tient ça de ses racines: en Afrique, celui qui réussit partage avec son village. Il tient ça surtout de sa mère, avec qui, en 1988, il s'est lancé dans l'aventure des Enfants de la Terre.» Pour financer les maisons qui requièrent les mômes à la rue, le fiston - qui assure 70% des recettes de l'association - donne deux concerts pendant la quinzaine des Internationaux de France. Et il n'a jamais fini d'épater sa mère. «Avec Catherine Adet, son agent qui l'accompagne depuis toujours, nous essayons de canaliser les demandes qui nous arrivent, explique Marie-Claire Noah. Mais les associations s'adressent parfois directement à lui, et, dès qu'on lui montre un enfant, il démarre.» Ce n'est donc pas un hasard si le modèle de cet homme-là - que son ami de vingt ans, l'ex-footballeur José Touré, dépeint en «faux dilettante, mais grand pudique» - se nomme Lino Ventura. Un sportif (lutteur) reconverti dans le spectacle, comme lui. Et pas le genre à la ramener. «J'ai fait sa connaissance à Saint-Paul-de-Vence, se souvient Noah. Il s'est mis à me parler de son association Perce-Neige et il m'a renversé. C'était mon héros. Merde, c'était quand même Lino...»

Sommes-nous en présence d'un extraterrestre infallible? D'un Batman en tongs? D'un guide qui marche sur l'eau? Pas vraiment. Des échecs et des débâcles, il en a eu plus que son lot. Dans la compétition comme dans sa vie privée. Et c'est peut-être ça qui lui confère cette grandeur de simple mortel. Oh! certes, il a cru à une époque posséder la martingale qui conduit un sportif ou une équipe vers le meilleur de soi-même et la victoire. On l'appelait au secours, il était devenu l'expert en «énergies positives» et il s'est pris au jeu. Et puis il a compris que ce n'est pas si simple. Il a découvert - surtout dans le foot, auprès du PSG - «le monde du non-dit, des masques et des haines croisées». Il en sait long aussi sur les «traumatismes» qu'on ne règle pas en deux coups de cuillère à pot. «C'est avec moi qu'Amélie a eu ses plus mauvais résultats», admet-il d'une voix désolée. S'il en est une qui lui inspire de la tendresse et qui lui rappelle «quelqu'un qu'on ne regardait pas comme les autres», c'est évidemment elle. Amélie Mauresmo. Momo. Dans son hôtel, à Nantes, après le concert, Yannick a passé la nuit devant sa télé à suivre la finale du Masters entre Pierce et Mauresmo: «J'étais fier pour Mary et Amélie et pour le drapeau français. Et, quand "Amé" a bondi, après la balle de match, dans les bras de Loïc Courteau, son entraîneur, j'ai fondu...»

Il y a dans notre beau pays, au moins, deux Franco-Camerounais célèbres. A la complainte en boucle de l'humoriste Dieudonné sur l'esclavage et le racisme blanc, Yannick Noah préfère un autre répertoire. Lui qui, dans sa jeunesse, se faisait jeter au visage du «bamboula», sur le sol de France, et du «café au lait», sur la terre d'Afrique, stigmatise les «ignorants» des deux bords - et cela, c'est politiquement très incorrect par les temps qui courent. De passage au Cameroun, cette année, Yannick Noah et les Zam Zam ont donné deux concerts. Un à Yaoundé - son fief - où ils ont fait un carton. L'autre à Douala, précédé par une conférence, où 60 journalistes l'attendaient avec des sagaies. «On m'a reproché mes compagnes blanches, de ne pas faire de musique africaine, de ne pas être africain. J'ai rendu coup pour coup.» Et, quand l'un des agresseurs l'a chatouillé sur son argent, qu'il ne redistribue pas à pleines brassées aux Camerounais, le passing-shot est parti à 200 à l'heure: «Mais qu'est-ce que je te dois, à toi?»



Signature de son livre de photographies Noah par Noah chez Virgin, à Paris, le 12 novembre dernier.

Noah et l'argent. De l'avis de ses proches, si son succès discographique lui a fait plaisir, le plus important pour lui était que ses musiciens de la première heure en touchent les dividendes. Sur son contrat d'interprète, il leur retourne, dit-on, plus d'un quart de ses royalties. Mais ceux qui ont pris le bus en marche ne le regrettent pas non plus. Xavier, guitariste depuis la tournée 2004: «Quand j'ai reçu mes premières fiches de paie, il y avait des primes partout. J'ai même cru à une erreur.» Dans ce milieu, la coutume veut que les musiciens soient invités à la table de l'artiste, une fois, au soir du dernier concert. «Yannick, lui, poursuit Xavier, nous invite à dîner toutes les cinq minutes.» Mais cette générosité est parfois plus subtile. Sachant que son nouveau guitariste était un fou du groupe Police, Yannick lui a sorti: «Parfait, je vais apprendre les paroles de quatre morceaux pour qu'on joue des reprises.» Commentaire de l'homme à la guitare: «D'habitude, c'est l'inverse, c'est le musicien qui s'aligne sur les désirs de l'interprète.»

Tout ça, c'est bien joli, mais combien vaut-il? Depuis ce printemps, cet athlète sacrément bien balancé est en slip (Sloggy) sur tous les murs de France. «Plus ça va, évoque son agent Olivier Devisme, et plus il talonne Zidane.» Côté tarifs, Zizou est le seul à prendre plus de 1 million d'euros par an pour une campagne. Yannick Noah est juste derrière. «Il refuse une proposition par semaine, poursuit son agent. Mais, quand il dit oui, il s'implique.» Là, par exemple, il est intéressé aux résultats. Cinq réunions en 2005 sur le slip. Et ça marche: les ventes ont augmenté de 40%. En fait, qu'il s'engage avec une marque ou qu'il s'adonne à la belote, c'est pareil: «J'ai une maladie incurable, dira-t-il, je joue pour gagner.» Il faut l'avoir vu à l'orée d'un match de foot qui opposait les techniciens de sa tournée à ses musiciens. Tandis que les premiers scotchaient des mots doux sur la scène («On va vous fumer»), lui haranguait ses troupes: «Physiquement, on est prêts. Psychologiquement, on est prêts. Mais il faut les massacrer d'entrée. Et j'ai l'arme fatale.» Et le voilà qui sort de son sac 11 slips vert et jaune aux couleurs du Brésil. Résultat: les techniciens en ont pris 12.

Quand il ne tourne pas, il est dans sa verdure de la forêt de Marly. Ce nomade depuis l'âge de 12 ans s'est finalement posé en France. Quelques années à Londres, puis ce fut New York, qu'il quittera après le 11 septembre 2001 («C'était devenu irrespirable»); ensuite, il a été à deux doigts d'aller vivre à Barcelone («J'avais inscrit les enfants à l'école») et se retrouvera néanmoins à Genève («Je faisais du ski tous les jours à Megève et je lisais L'Equipe dans les œufs»). Depuis 2003, il vit à Feucherolles, dans les Yvelines. Sa sœur Nathalie et son beau-frère habitent à Saint-Nom-la-Bretèche. Sa mère réside à Thiverval. C'est son triangle d'or. A l'autre bout de sa commune, il a son frère de toujours, Michel Grach, dit «Mimi», directeur du département médias de la Fédération française de tennis. Ils se sont connus en 1978 sur un terrain de foot et ne se sont jamais quittés. Il y a vingt-cinq ans, ils habitaient déjà à 50 mètres l'un de l'autre, rue Erlanger, dans le XVII^e arrondissement, à Paris. Ils prenaient leur petit déjeuner ensemble dans un troquet d'Auteuil. Ils le prennent maintenant dans un troquet de Feucherolles. «Michel, dit Patrick Proisy, peut lui balancer des phrases de type: "Mais qu'est-ce que tu connais à la vie quotidienne, toi?" Et les voilà qui philosopheront là-dessus à n'en pas finir.» C'est son ami Mimi qui traduit avec verve les qualités de son copain: «Au-delà de ses apparences de branleur, c'est un bosseur monstrueux.» Et ses tragiques engouements: «Je ne sais plus quelle gonzesse nous l'avait renvoyé végétarien, et, dans ces cas-là, il essaie de nous convaincre. Peut-être bien que je l'ai insulté. Mais je note qu'il est revenu à la côte de bœuf.» C'est à lui



Sur le plateau de "Campus" dans les locaux de France 2 à Paris.

© T. Dudoit/L'Express

que Yannick doit l'une de ses passions: le vin. Il passe des heures dans sa cave. En tournée, il visite les vigneron. Dans sa loge, une bouteille de chablis voisine avec un pessac-léognan. Il y a donc plusieurs Yannick Noah et c'est toujours le même. Le Yannick des banlieues et celui du romanée-conti. Le Noah du show-biz et le papa. «Même s'il rentre fracassé d'un concert à 6 heures du matin, raconte "Mimi" Grach, jamais il ne se passera du bonheur d'accompagner ses filles à l'école.» Homme de l'année? Français préféré des Français? On le sent parfois si loin des confettis et des roulements de tambour. Au- dessus de tout ça. Lucide. «En quart de finale de ce Roland 1983, murmure-t-il, j'ai deux balles de match contre Lendl. Je mène 2 sets à 0, 5-2. J'ai gagné. Il la joue: je lâche le morceau. Je me déconcentre. Et cet enfoiré me punit. Je me retrouve à la rue au quatrième set. D'entrée, deux balles de break. Lendl s'y voit. Et là, si je n'invente pas deux volées venues d'ailleurs, je perds le match, je ne gagne pas Roland, je ne gagnerai jamais Roland, et on n'en serait pas là...» C'est ce qu'on appelle un destin.

Post-scriptum

Pour les fêtes, France 2 programmera Yannick Noah, la force du rêve: un documentaire épatant signé Didier Varrod, Isabelle Camus et Philippe Lezin.

- (1) Le Journal du dimanche, 2005.
- (2) Etude Ipsos pour Côté femme, 2005.
- (3) Etude Athlane-Sportmarket, 2005.